

Trendy

*Élisabeth de La Tour du Roc,
49 ans, officiellement 45 ans, directrice de la
communication de Smart Cosmetics.*

Cela fait des années que je n'utilise plus de réveil. Je n'en ai pas besoin. Je suis réglée comme une horloge. Depuis que j'ai rejoint Smart Cosmetics il y a vingt ans, ce sont les yeux naturellement grands ouverts que je démarre ma journée dès six heures, plutôt huit heures quand je me couche à quatre heures après une soirée arrosée, ce qui arrive presque une fois par semaine. Je ne sais pas ce que signifie le terme « grasse matinée ». Je n'ai jamais été une grosse dormeuse, je préfère ne pas gaspiller le temps qui me reste à vivre à dormir. Généralement, le sommeil représente un tiers d'une vie ; chez moi, il n'occupe qu'un quart de mon temps environ et cela me suffit amplement.

Chaque matin, je consacre une petite heure à la lecture. C'est mon rituel. La plupart du temps, je lis des polars et des thrillers psychologiques. Je viens de commencer un conte urbain, c'est l'histoire d'une nounou qui tue les enfants qu'elle garde. J'ai beaucoup aimé le résumé. Au moins, c'est un problème qui ne se présentera pas à moi, je n'ai pas d'enfants. Bref, ce matin, mon réveil est particulier. C'est le dernier jour du Festival de Cannes. Bientôt, cette effervescence, cette énergie, cette fièvre qui animent la ville ne seront plus qu'un souvenir.

Après un début de festivités mouvementé, le pire de ces dix dernières années, j'ai besoin de me détendre. J'hésite à faire venir une masseuse dans ma suite, ou tout simplement à me prélasser dans mon lit et feuilleter des magazines. La deuxième option me paraissait la meilleure, jusqu'à ce que j'enfile un peignoir et ouvre la porte.

Un groom me livre une petite collation composée d'un jus d'orange pressé, d'une flûte de champagne et de petits sablés à la fleur d'oranger – mes préférés. Je jette un œil sur mon téléphone, il est sept heures et demie. Pile à l'heure. Jusque-là, tout va bien. Il me laisse des quotidiens et *Trendy* avant de quitter ma suite. *Trendy*, c'est LE magazine tendance de toutes les fashionistas. Il est LA référence en matière de presse féminine, et il l'est d'autant plus pendant le Festival. *Trendy* fait la pluie et le beau temps des marques de luxe. D'ailleurs, leurs patrons attendent avec une impatience non dissimulée et une certaine

appréhension la sortie du prochain numéro. Comme pour faire durer le suspense, je porte la flûte de champagne à mes lèvres – cette habitude peut paraître étrange : boire de si bon matin, mais ce n'est que le temps du Festival – puis je saisis le magazine entièrement dédié à l'événement. Je m'installe confortablement dans mon lit en calant quatre coussins dans mon dos et je dépose la coupe sur le chevet, près de la lampe. Il faut dire que le Carlton sait chouchouter ses habitués. Il n'existe pas de literie et de décor plus doux, plus lumineux, plus raffinés. Les draps en satin damassé d'une célèbre marque française, recouverts d'une brume de fleur de coton, sont une ode à la relaxation et au bien-être.

Cela fait dix ans que je dévoue mon mois de mai à Cannes. Dix ans, et je ne m'en lasse pas, je me demande même comment je pourrais vivre sans ce Festival. Chaque année, en juin, c'est la même rengaine, je suis épuisée et me convaincs presque que c'est la dernière fois ; puis les mois passent et lorsque le printemps arrive, c'est à nouveau l'euphorie, l'émulation, l'extase.

Avec Daphné, qui m'assiste depuis sept ans, et la petite dernière, Amandine, la stagiaire, nous sommes les trois drôles de dames de notre société, Smart Cosmetics, le leader mondial de produits cosmétiques de luxe.

Cannes, c'est le Graal. Petite, je regardais les stars monter les marches devant mon écran de télévision et je me disais qu'un jour, moi aussi, je les monterais,

non pas en tant qu'actrice ou artiste, non rien de tout ça. D'une autre façon, à *ma* façon.

J'ai commencé au plus bas de l'échelle, stagiaire comme Daphné et Amandine, il y a vingt ans, et j'ai monté les marches de l'entreprise, gravi les échelons, un à un. Aujourd'hui, je suis au sommet, enfin presque, c'est tout comme. Ne dit-on pas que le pouvoir repose sur une parfaite maîtrise de la communication ? Or, j'incarne justement la communication chez Smart Cosmetics. Que demander de plus ? Mon salaire me permet de vivre confortablement. Je suis l'heureuse propriétaire d'un charmant deux-pièces, un PMC (parquet-moulures-cheminée), situé dans le très bourgeois 7^e arrondissement de Paris, avec vue imprenable sur la tour Eiffel. J'ai entièrement rénové et aménagé l'appartement avec du mobilier et des luminaires designs de chez Vitra. On peut dire que j'ai atteint le but ultime de ma vie, certes un peu tard.

Mes parents, qui représentaient ma seule famille, auraient été fiers de moi, s'ils étaient encore de ce monde. Si seulement ils n'avaient pas eu cet accident de voiture il y a trente ans ! À cause d'un camion. Le conducteur s'est endormi au volant, percutant de plein fouet leur véhicule. Ils sont morts sur le coup.

Je me rends compte que j'ai vécu plus longtemps sans eux qu'avec eux et qu'ils avaient exactement tous les deux mon âge au moment de cette tragédie. Leur décès anticipé a laissé dans ma vie un vide que j'ai brillamment réussi à combler par le travail. J'ai fini major de ma promotion à Sciences Po. Je me

souviens de cette citation de Voltaire écrite au-dessus du tableau noir de mon professeur de philosophie : *Le travail éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin*. Tapie dans l'ombre de mon esprit, elle hante mes pensées et guide ma vie. Ainsi, lorsque j'ai intégré Smart Cosmetics, je me suis évertuée à proposer d'autres tâches en plus de celles que l'on m'avait confiées. Je travaillais sans relâche, avec une détermination sans faille. J'avais de l'ambition, et lors de ma toute première interview, la journaliste qui m'interrogeait m'avait demandé de choisir entre l'amour et la carrière comme si cela était un choix cornélien. La réponse était évidente. Je n'avais pas hésité une seule seconde : la carrière. Je ne saurais dire quelle est la partie la plus heureuse de mon existence : celle de mon enfance plutôt rude ou celle où je suis devenue orpheline ?

Fille unique, mes parents prenaient soin de moi. Ils m'ont appris les bonnes manières et la valeur de l'argent. Ainsi, je n'utilisais jamais le chauffage et ne prenais que des douches froides, été comme hiver, par souci d'économie. Les livres étaient les seuls cadeaux autorisés parce qu'ils étaient, selon eux, synonymes d'éducation, donc de réussite sociale et professionnelle. Ils m'en achetaient deux par an – excepté ceux obligatoires pour l'école – un pour mon anniversaire, un autre à Noël. Tous les autres jouets que je pouvais recevoir, de la voisine, de ma cousine, ou même de la boulangère du quartier qui avait remarqué que je dévorais des yeux ses pains au chocolat à travers la

vitrine de sa boutique, étaient soigneusement remballés pour finir dans des associations, car « d'autres enfants en avaient plus besoin que moi ». Ne parlons pas de ma garde-robe. Je n'avais que le strict minimum du minimum vital. Ce n'est que bien plus tard que j'ai adopté un dressing digne de Céline Dion.

S'il y a bien une chose dont je leur suis profondément reconnaissante, c'est de m'avoir transmis le sens du sacrifice et la valeur du travail. Au moins, j'ai eu une éducation ; au moins, j'ai su très vite me débrouiller seule ; au moins, je ne fais pas partie des « plus démunis ».

Mon smartphone vibre et efface ces lointains souvenirs. C'est Daphné. Je décroche tout en feuilletant le magazine.

— Allô ?

— Bonjour, Élisabeth, je ne vous réveille pas ? Il est presque huit heures, nous sommes prêtes.

— Je suis contente pour vous.

— Euh... ne devons-nous pas nous retrouver au petit déjeuner pour faire un point sur la journée ?

— Si, mais je n'avais pas précisé d'horaire.

— Les premiers invités arrivent à neuf heures et Amandine sera *busy* avec l'accueil. Nous avons jugé bon de vous prévenir afin d'organiser la réunion...

Je prête une (seule) oreille attentive à Daphné tout en parcourant les pages de *Trendy*, lorsque soudain, mes yeux se posent sur une photo.

— Aaaaaaaaaaarrggghhhh !!!

— Élisabeth ? Vous allez bien ? Répondez-moi ! Ne

me dites pas que vous faites un malaise ? Élisabeth ?
Élisabeeeeth ?

— Quoi, Daphné ? Arrête de hurler dans mon tympan, tu n'es pas bien ou quoi ?! lui crié-je en retour, ne trouvant rien d'autre à lui répondre alors que je songe déjà à porter plainte contre *Trendy* pour atteinte au droit à l'image.

Comment lui expliquer que cet article est le clou du spectacle, l'échec et mat, la balle de match ? J'ai besoin d'un break.

— J'ai eu peur, tout va bien alors ? bredouille-t-elle.

— Tu as ouvert *Trendy* ce matin ?

— Euh... non, pas encore.

— Eh bien, tu aurais dû !

Dé-bor-dée

Daphné Stuart-Delattre,

*34 ans, chargée de communication chez Smart
Cosmetics et accessoirement au service de Sa
Majesté Élisabeth.*

Elle m'a raccroché au nez ! On croit toujours bien faire, mais ce n'est jamais assez bien pour Élisabeth de La Tour du Roc. Elle ne m'a effectivement pas précisé d'horaire pour notre point matinal, mais j'ai cru qu'en prenant l'initiative de l'appeler, elle ne pouvait qu'être reconnaissante. J'aurais adoré passer la dernière journée de ce Festival sans drame. C'est raté !

Elle m'incendie parce que je n'ai pas lu *Trendy*. En même temps, quand aurais-je eu le temps de le faire ? Je suis dé-bor-dée. Depuis que j'ai posé un pied hors du lit, je n'arrête pas. Bon d'accord, je suis d'abord allée courir trente minutes le long de la Croisette,

admirant la plage, les palmiers et les nuances de bleu qu'offrait le lever du soleil. Le moins que l'on puisse dire, c'est que ça me change des trottoirs parisiens, des Batignolles (même si j'adore mon quartier) et de la pollution. Commencer ma journée par une bonne séance de running, c'est comme réciter une prière matinale pour un moine tibétain, c'est vital.

Dorian m'a déjà appelée trois fois pour me demander où étaient le cartable de Léopoldine, le doudou d'Anatole, le chéquier pour payer Nina, la nounou. Mes parents m'ont appelée deux fois. La première pour savoir si tout allait bien, j'ai répondu par l'affirmative, j'ai parlé un peu trop vite, c'était avant l'appel d'Élisabeth. La deuxième pour avoir la confirmation qu'ils étaient bien chargés de récupérer les enfants ce soir parce que Nina ne pourra pas.

Bon, O.K., j'aurais pu me passer de la séance de running, mais c'est plus fort que moi, je suis hyperactive. Il était seulement sept heures quarante-cinq lorsque Amandine m'a rejointe dans le hall de l'hôtel.

— Daphné ? Tout va bien ? m'interroge-t-elle, inquiète.

— Oui, on a une urgence, tu peux aller m'acheter, trouver, récupérer un exemplaire de *Trendy*, s'il te plaît ? Bref, débrouille-toi. Merci.

— Pas de soucis, je reviens dans cinq minutes.

Heureusement qu'Amandine est là ! Des stagiaires, j'en ai vu défiler, mais des perles comme elle, c'est rare. On l'a choisie pour de bonnes raisons : son physique de Miss Région Picardie est un avantage indéniable

pour les relations publiques. Pourtant, elle n'avait pas le look pour le job. Je veux dire par là qu'avec ses longs cheveux blonds attachés en queue-de-cheval (certes les coupes de cheveux négligées reviennent à la mode, mais quand même), son jean et ses baskets, elle ressemblait plus à une candidate pour le service Informatique.

Il faut bien avouer qu'Élisabeth et moi étions lasses de recevoir en entretien des postulants aux parcours scolaires similaires, venant des mêmes milieux sociaux, étant la fille ou l'amie d'une personne recommandée par l'ami de quelqu'un.

Amandine est un spécimen, une espèce d'oiseau rare en voie de disparition. Lorsqu'elle s'est présentée à l'entretien, nous avons eu l'impression d'avoir en face de nous Heidi : elle était naturelle, spontanée, fraîche, tout ce que je ne suis pas. Mais ne dit-on pas que les contraires s'attirent ? J'ai jeté un œil à Élisabeth, bouche bée et yeux ronds, et j'ai tout de suite compris que nous étions sur la même longueur d'onde. Notre première réaction fut : « Mais d'où elle sort, ce n'est pas un casting pour *L'Amour est dans le pré* ! » Elle rentrait d'un tour du monde réalisé en un an, avec pour seul bagage un sac à dos et avait acquis une grande expérience dans l'art de traire les vaches et de soigner des animaux de la ferme. Alors qu'elle nous expliquait les vingt et une étapes pour tirer le lait de vache tout en mimant la pression des pis avec ses mains, je l'imaginai assise dans le fauteuil de Frédéric Lopez, dans son émission *Mille et une vies*,

qui aurait pour titre « une jeune fille égarée finit par retrouver le droit chemin ».

Honnêtement, je pense que ce job est parfait pour elle afin de la remettre dans le droit chemin. Je croise les doigts pour qu'on l'embauche à la fin de son stage. Non seulement parce que travailler pour et avec moi ne peut que l'épanouir, mais aussi parce que j'ai besoin d'elle, j'ai besoin d'évoluer. Cela fait sept ans que j'occupe le même poste (sur le papier) et même si mes responsabilités ont considérablement grandi, j'aimerais manager une équipe qui ne soit pas composée que de stagiaires. Je n'ai rien contre les stagiaires, au contraire, mais au moment où je n'ai plus besoin de les former, ils ne pensent plus qu'à préparer leur pot de départ. Un éternel recommencement et une perte de temps considérable.

Dorian, mon merveilleux mari, me tanne pour que je demande une augmentation. Comme si je ne l'avais jamais fait. Il se vante de sa revalorisation salariale annuelle alors que moi, j'en suis toujours au même niveau qu'à mes débuts. Cela fait trois ans que je harcèle mon employeur, mais il m'a fait clairement comprendre que je suis partie en congé maternité. Deux fois. Les absents ont toujours tort. Dorian, lui, ne comprend pas cet argument.

Je sais qu'Élisabeth est de mon côté, c'est au plus haut niveau que ça coince, que ça traîne. Comme elle me l'a promis, ça viendra un jour. Après tout, mon CDI est comme un contrat de mariage ; il y a des hauts et des bas, des étapes à franchir, des épreuves

à surmonter. De toute façon, je n'ai pas le temps de me lamenter sur mon sort, j'ai trop de boulot. J'espère juste que cela ne finira pas en divorce !

J'attends Amandine dans les salons du hall du Carlton, impatiente, mon téléphone portable à la main, au cas où Élisabeth rappellerait. Je me mordille les ongles – pas question que je les casse en les rongant franchement – et fais les cent pas. Le personnel de l'hôtel et les clients me dévisagent. Ai-je l'air stressée, moi ? Non, ils doivent sûrement admirer ma tenue, une robe blanche drapée Louise Misha que j'ai décidé de porter aujourd'hui pour être assortie à la décoration du Carlton : colonnes grecques, lustres, plafond haut et sol en marbre.

Heureusement, je dispose d'une chambre ici. Je dois reconnaître qu'être sur place pour gérer Élisabeth et tout le reste est plutôt rassurant et surtout très pratique. Amandine, elle, n'a pas droit à tant d'égard, elle loge à l'hôtel Ibis du coin comme de nombreux stagiaires de toutes les sociétés partenaires du Festival.

— Daphné, je l'ai ! s'enthousiasme Amandine en brandissant le précieux objet.

— Tu passes une audition pour une pub pour les dentifrices ? Tu ne devrais pas afficher ce sourire éclatant devant Élisabeth. Elle va prendre ça comme une attaque personnelle.

— Elle t'a encore raccroché au nez, hein ? Qu'est-ce qui lui est arrivé, elle s'est réveillée de mauvais poil, elle s'est étouffée avec ses sablés ou quoi ?

— Non, elle a lu quelque chose qui aurait réellement pu lui causer une crise cardiaque. Si tu l'avais entendue au téléphone beugler comme une vache en train de mettre bas, tu vois ce que je veux dire, tu aurais compris.

— Ce n'était donc pas une crise cardiaque ? C'est dommage.

— Amandine ! Tu n'es pas sympa de dire ça, lui dis-je sur le ton du reproche.

Je respecte énormément Élisabeth, même si elle m'a raccroché au nez. Elle devait avoir une bonne raison de le faire. Enfin, je l'espère ! J'ai une relation toute particulière avec elle, même si peu de personnes comprennent comment je fais pour supporter son humeur de chien. C'est sans doute parce que je ne suis pas susceptible, je ne vois pas d'autres explications. Elle est mon mentor, mon coach, mon gourou. Je partirai sans doute le jour où je n'apprendrai plus rien d'elle, mais pour le moment, ce n'est pas le cas. Élisabeth est pour moi une source d'inspiration, un idéal de femme carriériste.

Je suis impatiente de découvrir ce qui a pu la mettre dans cet état, mais je crains le pire. Je jette un œil à la couverture de *Trendy*. Elle est somme toute classique ; la fameuse Scarlet Hunter, photoshopée à mort, fait la Une, elle est présidente du Jury du Festival cette année. Rien d'étonnant. Je tourne les pages et l'angoisse monte au fur et à mesure que je me rapproche de la rubrique Beauté, comme on l'appelle,

celle consacrée aux cosmétiques et donc aux entreprises comme Smart Cosmetics.

— *Oh my Gooooood !*

— Quoi ?

— Quatre pages et cet encart ?! Élisabeth va nous tuer.

Je comprends mieux pourquoi elle m'a littéralement hurlé dessus au moment où Amandine m'arrache le magazine des mains.